

ANARCHY IN THE UKR

Suivi de : Journal de Louhansk

DU MÊME AUTEUR

La Route du Donbass, Éditions Noir sur Blanc, 2013

SERHIY JADAN

ANARCHY IN THE UKR

Suivi de : Journal de Louhansk

Traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Anarchy in the UKR*

The original Ukrainian edition of *Anarchy in the UKR*
was first published
by Folio, Kharkiv in 2005
Copyright © Serhij Zhadan, 2005 & 2014
All rights reserved by and controlled
through Surhkamp Verlag Berlin

© 2016, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-434-0

ANARCHY IN THE UKR

*I am an antichrist
I am an anarchist
Don't know what I want
But I know how to get it
I wanna destroy passerby*

*'Cause I wanna be Anarchy
No dogs body*

*Sex Pistols,
Anarchy in the UK*

PREMIÈRE PARTIE

De la couleur noire
de la lingerie féminine

1.

Des cas de traumatismes sur les chemins de fer. Au début du mois d'août, Liochka est venu me voir à Kharkiv et nous avons pris aussitôt des billets pour le train du soir. Les pluies commençaient déjà, la gare était à moitié vide et l'asphalte sur les quais ne parvenait pas à se réchauffer dans la journée. Il fallait tenir jusqu'au soir, attendre ces douze heures dans la ville, puis la nuit dans un wagon de deuxième classe avec les étoiles basses juste au-dessus du train, collées comme le sel sur le dos des poissons. Le train que nous devions prendre m'était familier depuis l'enfance, on peut même dire que c'était le premier train de ma vie, pour ainsi dire ma première expérience du rail, je me souviens encore de ces wagons de deuxième classe, des draps de l'époque soviétique humides comme du papier mouillé, la fumée s'échappant des tambours aux extrémités des wagons, les champs noirs enneigés derrière la fenêtre, les paysages de la couleur noire de la lingerie féminine, les premières lueurs du printemps, et moi empruntant le même chemin. Le temps passait, les contrôleurs vieillissaient, mon bon vieux train Soumy-Louhansk faisait le va-et-vient tous les soirs le long de la frontière orientale du pays. De temps à autre, je me trouvais dedans. Si un jour on me le demandait, je pourrais raconter beaucoup de choses sur les voleuses à la tire des wagons de première classe qui sautaient aux passages

à niveau en emportant les porte-flouze et les bagouzes en rouge des Tsiganes fraîchement pêchés dans la voiture-restaurant, sur les taulards qui rentraient chez eux et saoulaient tout le monde à la vodka polonaise de contrefaçon, sur les contrôleurs stagiaires complètement ivres à peine le train se mettait-il en marche, au point que j'étais obligé d'ouvrir la porte aux passagers de minuit excédés qui montaient dans la gare perdue d'une bourgade minière dépourvue de nom : en un mot, si on m'avait demandé de parler de la vie quotidienne et du travail héroïque de mes compatriotes, j'aurais pu le faire, bien évidemment, mais peu importe.

Il y a une dizaine d'années, je prenais souvent ce train sans acheter de ticket ; il suffisait de bien calculer le passage des contrôleurs dans les wagons voisins. Celui-ci ne pouvait pas être synchronisé, il y en avait toujours un qui traînait et il fallait juste passer d'un wagon à l'autre et revenir. Peu de choses avaient changé depuis, le même public, les mêmes visages intrépides, le drive professionnel et discret des employés des chemins de fer : à ma connaissance ils ont le taux le plus important de maladies vénériennes – je pense bien, avec ce qu'ils boivent.

Et voilà de nouveau le bon vieux Soumy-Louhansk, avec des billets jusqu'à Svatove, un wagon de troisième classe complètement foutu et en face une jeune fille qui s'est mise immédiatement à parler. De quoi peut-on parler avec nous ? Je m'en suis déjà aperçu depuis longtemps : dès qu'on se met à me parler, cela ne manque pas, je me mets à débiter des bêtises au point de me faire honte, je ferais mieux d'écouter. La jeune fille avait une allure sportive, je n'entends pas par là un sur-vêtement ou des biceps, quels biceps aurait-elle pu avoir ? Elle n'en avait pas, juste un air sportif, une fille sympa, quoi. Elle n'avait même pas besoin que nous participions à la conversation, elle parlait sans s'arrêter, toute seule, nous tentions de temps à autre de lui répondre, mais nous propositions surtout à boire. Et il s'est avéré qu'elle était étudiante dans une école de police, qu'elle allait devenir policière, qu'elle était soumise au régime militaire, une discipline de fer, la vie privée inexistante, je veux dire le sexe, et le maquillage interdit. C'est vrai, me suis-je dit, si les policières se mettaient à se maquiller, leur popularité, déjà passablement écornée, se casserait définitivement

la gueule. Quant au sexe, il faut réfléchir, ça peut donner des enfants, et qu'est-ce qu'on fera de tant de policiers, pensais-je de mon côté, c'était vraiment une gentille fille et je ne voulais pas la vexer, bien que cette histoire de sexe m'ait turlupiné : bon, d'accord, peut-être qu'on leur verse du bromure dans la boisson, pour qu'ils dorment dans les casernes et ne fichent pas le bordel pendant les exercices sur la place d'armes, je me demande si cela provoque une dépendance, le bromure ? Je suppose que oui, je suppose que la plupart de ces gentils élèves officiers encore non corrompus par le système deviennent accros et, plus tard, kiffent leur bromure thermonucléaire toute leur vie, et que pour beaucoup cela devient un drame personnel. Et une fois policier, lorsqu'il revient à la maison après le service et qu'il a jeté dans le couloir les scalps frais, notre gentil élève officier passe dans la cuisine, engloutit un dîner calorique, regarde son talk-show, se brosse les dents mais, avant de s'écrouler dans le lit où il est attendu par une femme fidèle et sans enfant, il revient dans la cuisine pour siffler son infusion au bromure, puis éteint la lumière et s'éteint lui-même sans remplir son devoir ni devant Dieu ni devant les générations futures, sans parler de son épouse. Mais non, dit la fille, on arrive à régler ce problème, c'est la vie. Mais oui, je réponds, c'est quoi cette vie, la branlette ça va cinq minutes. Non, dit-elle, tout va bien, moi, je rentre pour les vacances, à Louhansk. Et vous, vous allez où ?

Il y a environ un an, j'ai dit dans une interview que je voulais faire un livre sur l'anarchisme. Je ne me souviens plus aujourd'hui pourquoi j'ai dit ça, je n'avais aucune envie à l'époque d'écrire sur l'anarchisme, mais ce n'est tout de même pas une raison pour ne pas le faire. Du reste, quelqu'un doit bien écrire sur ce sujet, alors pourquoi pas moi ? Mes intentions étaient claires et simples : passer dans les lieux d'activité les plus importants des anarcho-communistes ukrainiens et tenter d'écrire quelque chose. J'ai demandé un laissez-passer de journaliste et j'ai convaincu Liochka d'immortaliser tout cela avec son appareil. Liochka a pris l'affaire très au sérieux et s'est mis à m'interroger sur ce qu'il devrait lire pour se mettre à la page. J'en sais rien, lui ai-je dit, lis Kropotkine. Ou plutôt, non, ne le lis pas. L'été approchait de sa fin, le temps

se dégradait et un jour nous nous sommes mis en route. Liochka est venu me chercher, comme je le disais, à Kharkiv, et voilà déjà plusieurs heures que nous ne dormions pas dans un wagon sombre avec une passagère étrange en essayant de lui expliquer où nous allions, sans avoir la force ni l'adresse nécessaires. Je n'osais pas lui relater la théorie de l'autogestion anarchique, à quoi ça allait lui servir avec ses exercices sur la place et son bromure, et lui parler de l'enfance et des démons qui en sortent de temps à autre aurait été pour le moins étrange : que pouvait-elle comprendre de mon enfance alors qu'elle n'en avait pas encore fini avec la sienne ?

Parfois, on doit juste écouter ses propres chimères, ses voix intérieures, du moins les plus sympathiques d'entre elles ; parfois il serait bon de profiter de leurs conseils, comme lorsqu'elles te chuchotent : vas-y, allez, tu as tout de même vécu là-bas, tu y as grandi, peut-être pas tout à fait mais peu importe, essaye de te sortir une nouvelle fois de ces creux, on va voir si tu auras assez de force, assez de mémoire pour restaurer ces itinéraires qui se sont plaqués d'une manière étrange et incroyable sur ta propre expérience de résistance. Parfois, il faudrait laisser sortir tes démons qui s'échappent de toute manière chaque nuit de tes poumons, tels des pigeons voyageurs sortant d'une cage et suivant des chemins qu'ils sont seuls à connaître. Mais qu'est-ce que je pouvais répondre à cette fille avec tous ses biceps ? Quoi ? Que j'allais avancer dans la même direction qu'elle pendant quelques heures encore, comme je l'avais déjà fait de nombreuses fois, et qu'au beau milieu de la nuit, si le train ne quittait pas les rails avant, et que nous ne mourions pas tous sous ses décombres, je sortirais et j'irais de l'avant, je tenterais de revenir dans la ville où j'ai grandi et où ces derniers temps j'essayais de ne pas trop me montrer ? Que j'essayerais de rejoindre mes amis qui m'attendent quelque part, que je n'ai nulle intention de redécouvrir quoi que ce soit, que je vais juste passer d'un train à l'autre, d'un bus à l'autre, changeant d'itinéraire et achetant des billets, m'arrêtant de temps à autre uniquement pour me rendre compte une nouvelle fois que rien n'a changé, que tout est resté comme avant, comme toujours, comme cela doit être. Que rien ne peut changer si tu n'as pas changé. Et que cette dernière chose mérite d'être vérifiée. Je ne pouvais pas vraiment lui expliquer où j'allais,

elle n'aurait pas compris, parce que là où pour elle s'arrêtait le train, pour moi s'arrêtait le temps, et je ne pouvais qu'attendre qu'il reparte de nouveau, attendre, en retenant mon souffle, pour ne pas l'effrayer, puisque je connaissais trop bien ce chemin, que je savais avec certitude combien il dure et comment il se termine.

À l'arrêt suivant, nous sommes sortis acheter de la bière. Il était une heure du matin. Je crois qu'il pleuvait. Ou pas ? Je ne me souviens pas. Peu importe.

2.

La chienne de vieillesse de l'autostop national. Il existe plusieurs façons de parcourir plus ou moins sans dommage les deux cents kilomètres qui séparent Kharkiv de cette petite ville, connue parce qu'en son temps, Volodymyr Mykolaïovytch Sosioura¹, le futur poète lauréat, n'y a pas été arrêté ni sabré en mille morceaux insignifiants, ce qui aurait privé par là même la littérature ukrainienne soviétique de quelque chose d'important, comme ses Mémoires douteux ; il y a donc plusieurs façons, tout d'abord, on peut prendre le bus, ce qui est le plus simple et le plus commode, c'est pourquoi nous ne prenons pas le bus. Ensuite, on peut prendre des trains de banlieue, avec plusieurs correspondances, en particulier une, de nuit, dans l'étrange gare de Hrakove où, pendant plusieurs heures, jusqu'au matin, on ne croise pas âme qui vive, seuls les puissants silos pointent vers le ciel quelque part sur la gauche, un complexe de transformation à froid, un rappel amer de

1. Volodymyr Mykolaïovytch Sosioura (1898-1965) : poète ukrainien qui a connu les honneurs à l'époque soviétique, mais qui a aussi été accusé de nationalisme ukrainien. Titulaire du prix Staline en 1945, il est l'auteur du célèbre poème « Aimez l'Ukraine », composé lors de la Seconde Guerre mondiale. Ses Mémoires témoignent de cette dichotomie, puisque avant de devenir poète soviétique, il était engagé dans l'armée de la République populaire ukrainienne (UNR), épisode dont il ne pouvait pas parler en URSS. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

l'agriculture de la République socialiste soviétique d'Ukraine complètement foutue, et alors, en pleine nuit, il ne te reste rien d'autre à faire que de monter sur la passerelle en fer qui surplombe, on ne sait pourquoi, les voies ferrées (qui peut bien l'emprunter ?) et de regarder le ciel en attendant l'arrivée du soleil, ou de quoi que ce soit d'autre, et lorsque, vers cinq heures du matin, il finit par apparaître, tu prends conscience de la manière dont il bouge ses extrémités, doucement et délicatement, comme une raie, enjambant au loin l'autoroute bordée d'animaux morts et de capotes usagées, tu regardes longuement, jusqu'à l'arrivée du train, autrement dit pendant trois heures au moins. D'ailleurs, en parlant de l'autoroute. On peut aussi faire du stop. C'est plus commode en été, c'est dangereux en hiver. Mais en été, crois-moi, il n'y a rien de transcendant non plus : la route est presque déserte, c'est sous les Sovs que la vie bouillonnait ici et les stations-service vendaient de la limonade, maintenant les infrastructures ont été fichues en l'air et bien que dans les villages et les bourgades voisines on puisse tout acheter dans les kiosques le long de la route, y compris des armes et de la drogue, en dehors des localités la vie devient triste et rare, le show-business disparaît, les chauffeurs se crispent, les habitants des hameaux te regardent comme un débile et aucun salaud ne s'arrête pour t'emmener loin d'ici, loin des champs infinis de tournesol, loin des arrêts de bus aux parois maculées de sperme et de sang, plus près des gens avec leurs vies et leurs épiceries, quoi que cela n'ait rien à voir avec les épiceries, rien du tout, crois-moi. Je connais bien cette route, je conserve précieusement de nombreux souvenirs de masturbation dans les bus surchauffés, de crânes défoncés et de sang sur le bitume, tout près des panneaux de limitation de vitesse, de cheveux clairs de femme sur mon épaule que j'enlève doucement lorsqu'on est déjà presque arrivé à destination et qu'elle vient de s'endormir ; les arrêts sur la route sont utiles et souhaitables, incontestablement, et lorsque tu fais du stop de Kharkiv à Louhansk, les arrêts constituent la base du déplacement, sa chair. Ils sont si longs et réguliers, qu'ils remplissent tout : toi, tes rêves et ton désespoir. Une fois, par un été torride, je faisais ce trajet et, parvenu à la merveilleuse halte de Hrakove, je suis sorti le matin sur la route déserte jonchée de cadavres de chiens et de traces d'amours étrangères :

j'ai eu de la chance, j'ai été pris immédiatement en stop par un biker qui m'a avancé d'une centaine de kilomètres, jusqu'à la gare de Vouzlova. C'est là que tout a commencé, j'ai attendu une heure, puis marché vers ma destination. L'air était si chaud et empli de poussière et d'odeur d'euphorbe que j'ai décidé de bouger, car il était impossible de rester planté là, dans un air pareil, à attendre le bon transport qui va dans la bonne direction, tu te mets forcément en marche, écrasant tous les graviers de ce monde, passant devant tous les tournesols de l'année qui te tournent la tête pour suivre le soleil. Il faut me rendre justice, j'ai parcouru une quinzaine de kilomètres, après quoi je me suis écroulé dans l'herbe et j'ai dormi jusqu'au soir. Puis j'ai eu du mal à parvenir à destination mais, comment l'expliquer, disons qu'il y a dans ma vie beaucoup de choses dont je ne me souviens absolument pas, il y a des choses dont je ne veux surtout pas me souvenir, mais ce gravier et ces quelques arrêts de bus couverts de vomis où je me cachais du soleil, et la meuf qui attendait le bus dans la direction opposée à l'un de ces arrêts et me regardait, je m'en souviendrai toute ma vie. Sur cette route, il y a plusieurs endroits dont le souvenir provoque chez moi une érection. Ne serait-ce qu'après Svatove, il y a un endroit, une bifurcation, où m'avaient laissé un jour de septembre des chauffeurs de poids lourds de fortune, ils m'avaient éjecté et avaient tourné à droite, et j'étais resté au beau milieu des champs vides d'automne que la chaleur quittait comme le sang l'animal égorgé, il faisait déjà froid pendant la nuit, mais la journée le soleil brillait encore ; avant cela j'avais roulé pendant presque vingt-quatre heures, et une fois dehors, je portais toute la noirceur et le poids de ma route, le chemin que je venais de parcourir. Je me tenais sur le bitume gris et j'écoutais les cris des oiseaux au-dessus de ma tête, de ceux qui n'avaient pas encore eu le temps de partir mais qui s'envolaient inexorablement, et j'ai soudain pris conscience que si l'on restait ici longtemps, très longtemps, on pourrait remarquer comment les chants d'oiseaux s'éteignent, diminuent de plus en plus, et puis disparaissent complètement, pour être remplacés par quelque chose d'autre, par exemple le silence.

Mais je ne suis jamais resté, nulle part, quels que soient les endroits inattendus qui se sont ouverts à moi, crétin, dans le crépuscule vespéral ou la brume matinale, quel que soit le nombre

de manufactures abandonnées ou de bourgades inondées, de plantations de pavot et de lignes de fortification, de grues de port et de crêtes de montagne de septembre : je ne suis jamais resté sur aucune crête, près d'aucune plantation, bien que ma place fût peut-être précisément là-bas, près de cette plantation, peut-être que je devais remplir un vide qui, en mon absence, aspire de plus en plus l'oxygène de quelqu'un, la lumière de quelqu'un, créant un courant d'air dans le tissu serré de l'ordre du monde, mais non, je ne me suis pas arrêté, et c'est là l'erreur principale : vouloir s'enfoncer de plus en plus dans l'espace, l'enrouler encore et encore sur les bobines de la mémoire, le mélanger à sa propre expérience, sans s'arrêter, sans jamais s'arrêter, car tout arrêt dissimule un piège qui s'ouvre telle une trappe sous mes pieds, dont j'ai toujours connu l'existence tout en ayant peur d'y jeter un œil. En revanche, si je m'étais arrêté, j'aurais pu m'apercevoir que remplir l'espace, remplir la mémoire liée à cet espace, est une occupation bien plus intéressante et entraînante que de faire croître mécaniquement ce même espace, de dérouler à l'infini cette mémoire. Plus on s'arrête en route, plus longs sont les arrêts, plus on a de chance de relever enfin tous les détails qu'on n'avait aucune chance d'apercevoir sans s'arrêter, et ce n'est pas une question de point de vue, mais de vitesse de mouvement ; si je m'étais arrêté, j'aurais pu remarquer qu'il ne s'agit pas seulement d'un changement dans ma perception du paysage, mais d'un changement du paysage lui-même et, par conséquent, de ma propre évolution.

Il y a quelques années, mon frère a eu un accident sur cette route. Il est entré en collision avec des businessmen qui s'étaient engagés sur sa voie, il n'a rien pu faire, en a été quitte pour une fracture de la jambe, la voiture était bonne pour la casse, il n'y avait plus rien à en tirer ; en passant à cet endroit, à chaque fois, je me demandais s'il y était resté quelque chose, il devait y avoir des traces, le noir des pneus sur l'asphalte, les bordures métalliques pliées, des lambeaux de jean dans l'herbe, l'odeur de l'essence renversée, et du sang en fin de compte, il devait y avoir du sang, si les pluies ne l'avaient pas lavé, mais elles l'ont sans doute fait, elles ont dû le faire.

Mon frère a eu d'autres accidents dans sa vie, il mettait en pièces ses motos, il en a eu tellement ; il tombait à vive allure, en s'écorchant et en déchirant ses vêtements, mais il se